

SERGE ASTOLFI

LÀ OÙ DORMENT
LES ENFANTS

*Inspiré de l'histoire vraie du foyer de
Tuam en Irlande – 1925-1961*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Du même auteur

Le berger de l'au-delà
L'assassin malgré lui
Le secret de Khéops
Frères d'infortune
Un monde de fou
Napoléon contre Paoli

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir
le jour :

...

...

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 9791042530112

Dépôt légal : mai 2026

Préface

Il y a des histoires qui ne s'écrivent pas seulement avec de l'encre, mais avec des silences, des larmes, et parfois des cris qu'on n'entend que lorsque l'on tend vraiment l'oreille.

Là où dorment les enfants est né d'un vertige. Celui que j'ai ressenti en découvrant, un jour, un article évoquant un foyer pour mères célibataires en Irlande, un lieu où l'on avait retrouvé les ossements d'enfants dans une ancienne fosse septique. À Tuam, des bébés avaient été jetés, oubliés, effacés. L'histoire, pourtant récente, avait été tue pendant des décennies.

En Irlande, au début du XX^e siècle, des milliers de femmes enceintes hors mariage ont été enfermées dans des foyers religieux. À Tuam, 796 enfants sont morts sans sépulture. Morts de malnutrition, de manque de soin, morts par négligence et par volonté d'oubli. Et combien, les plus chanceux, y ont été vendus, en toute illégalité, pour adoption ? Mystère.

Derrière ces chiffres, il y a des cœurs qui battaient, des mains qui ont bercé, des regards qu'on a fait baisser. Longtemps recouverts de silence.

L'histoire de Sean et de Bríd, de Tess et Pdraig, mais celle aussi de William, n'est pas née que dans mon imagination. Elle est née aussi dans les cendres d'un foyer, dans les cris étouffés d'un dortoir, dans les archives que l'on n'ouvre qu'en tremblant. Elle est née dans les fosses sans nom, où reposent des centaines d'enfants, en Irlande.

Ce roman raconte une douleur qui ne s'est jamais vraiment tue. Il parle d'une époque pas si lointaine, où aimer hors du mariage était un péché, où enfanter sans alliance était un crime, où l'Église tenait les clefs du pardon... et parfois, celles de la prison.

Bríd est l'une de ces jeunes femmes que l'on a brisées.

Sean est l'un de ces hommes que l'on a condamnés pour avoir aimé.

Et les enfants... les enfants sont les absents de toutes les prières.

Chaque scène, chaque lieu, chaque dialogue est nourri de vérité. Témoignages, rapports, journaux, souvenirs arrachés à l'oubli. Je n'ai rien inventé des violences subies ni des silences coupables. J'ai seulement pris une plume pour relier les visages, les noms, les voix.

J'ai écrit pour comprendre et transmettre :

la honte imposée aux femmes,

la marchandisation ou l'abandon des bébés,

la puissance d'une institution religieuse qui, par peur du scandale, a laissé souffrir les plus vulnérables.

En mêlant la brutalité des faits et la délicatesse d'un amour impossible, je veux que le lecteur ressente chaque odeur de lessive brûlante, chaque grincement de chaîne, mais aussi chaque battement de cœur qui refuse de se taire.

Ce roman est dédié :

aux mères que l'on a fait taire,

aux enfants qu'on n'a pas laissés grandir,

à celles et ceux qui, aujourd'hui encore, luttent pour que ces histoires ne s'effacent jamais.

Si ce livre vous émeut, c'est qu'il y avait urgence à l'écrire.

Si ce livre vous dérange, c'est qu'il dit quelque chose d'essentiel.

Et si ce livre vous laisse en paix... c'est peut-être que vous avez fermé les yeux trop vite.

À celles qui ont perdu leurs enfants.

À ceux qui n'ont jamais su où était leur mère.

À tous les vivants qu'on a voulu enterrer dans le silence.

Ce livre est pour vous, et je le porte comme on porte un flambeau dans une crypte sombre, pour éclairer des vies longtemps cachées.

Serge Astolfi, Corse, juillet 2025

Prologue – Les enfants de Tuam

Ils étaient là. Depuis des décennies.

Enterrés sans cercueil. Sans pierre. Sans nom.

Dans le sol d'un ancien foyer de mères célibataires à Tuam, en Irlande.

Pire encore, dans ce qui servait de fosse septique.

Ce n'est qu'en 2014 que la vérité a enfin ressurgi.

Catherine Corless, une historienne locale, sans autre ambition que celle de comprendre, s'était mise à fouiller les archives du foyer de Bon Secours. Elle voulait simplement connaître le nom de quelques enfants morts là-bas, entre 1925 et 1961. Ce qu'elle a découvert dépassait tout ce que l'on avait osé imaginer.

796 enfants.

Tous morts entre ces murs.

Tous absents de toute sépulture officielle.

Et pour la majorité d'entre eux, disparus des registres publics.

Les autorités avaient oublié.

L'Église avait effacé.

Et les familles, dans la honte, avaient baissé les yeux.

Ce n'est pas une rumeur. Ce n'est pas une légende noire.

C'est un fait. Documenté. Étayé. Cruel.

Au milieu des années 1970, deux garçons jouaient près du vieux bâtiment désaffecté de Bon Secours, devenu un lotissement social. En explorant le terrain, ils tombèrent sur un couvercle de béton, mal scellé. Ce qu'ils découvrirent dessous ressemblait à un réservoir souterrain. Des ossements y reposaient.

À l'époque, personne ne voulut vraiment savoir.

Il faudra attendre près de quarante ans pour que l'alerte soit relancée. Pour que Catherine Corless, seule contre les silences administratifs et religieux, entreprenne de recenser les actes de décès, un à un. Elle constata qu'il n'y avait que quelques tombes connues, pour des centaines d'enfants morts.

En 2017, le gouvernement irlandais, après enquête, confirma l'impensable : dans une ancienne fosse septique, les restes de centaines de bébés avaient été découverts. Certains n'étaient âgés que de quelques jours.

L'opinion publique fut bouleversée.

Le monde entier s'en émut.

Mais les autorités religieuses, elles, tardèrent à répondre.

Le Vatican ne formula que des regrets prudents.

Et l'Église rappela « qu'on ne juge pas les actes d'hier avec les yeux d'aujourd'hui », elle qui, par la voix du Pape Jean-Paul 2, lors du grand jubilé de 2000, disait : « L'Église ne craint pas la vérité et ressent le devoir de reconnaître le péché de ses membres et d'en demander pardon à Dieu et aux frères... »

Mais comment regarder ailleurs ?

Comment appeler cela autrement que ce que c'est : un scandale. Une tragédie.

Un cimetière clandestin pour enfants nés dans la honte. Une fosse commune dans une fosse septique.

Ce roman n'est pas un reportage.

Mais tout ce que vous y lirez à propos de Tuam, du foyer, des règles, des violences, de la fosse... tout cela est réel.

Seuls les quelques personnages que vous allez suivre sont nés de mon imagination.

Mais ils auraient pu exister.

Bríd aurait pu être l'une de ces jeunes femmes, envoyée à Tuam pour avoir donné la vie sans alliance.

Seán aurait pu être l'un de ces hommes pauvres et dignes, qui aimèrent sans avoir le droit de le dire.

William et Padraig auraient pu être l'un de ses enfants que l'on a déracinés, rendus orphelins de fait. Par force, par intérêt, par conviction dogmatique.

Avant de les découvrir, remontons le temps.

Avant 1925.

À l'époque où Bríd, la jeune femme de chambre, n'avait encore rien dit.

Et où Seán, le paysan, regardait la mer sans savoir ce qui allait lui être arraché.

Chapitre 1 – Le vent et la terre

Connemara, mars 1925. L'aube glisse sur la lande comme une prière oubliée.

Le jour naissait lentement sur la côte ouest de l'Irlande, et déjà le vent avait pris possession de la lande. Il courait à travers les pierres, sifflait entre les murets effondrés, s'engouffrait dans les creux du sol noir, et soulevait la tourbe comme on entrouvre un livre ancien. Ce n'était pas un vent léger : il portait en lui l'humidité, le sel, la colère des nuages et le cri des goélands. Il venait de la mer, balayait les hauteurs et redescendait vers les hameaux, comme un souffle éternel que rien n'arrêtait.

Autour, les collines du Connemara s'étiraient, nues et grasses, d'un vert sombre qui virait au brun dans les creux. L'hiver s'accrochait encore aux racines. La terre était lourde, saturée d'eau, fendue par les pas des bêtes et les outils des hommes. Les rares arbres, tordus par les vents, semblaient prier vers l'intérieur des terres. Les moutons, muets, s'agglutinaient contre les murets de pierre sèche.

Il y avait là une forme de silence – mais pas un silence doux. Un silence de lutte, d'endurance. Celui qu'on apprend très tôt, dans ces terres du bout du monde, à accepter sans se plaindre.

À l'écart d'un chemin boueux, une maison basse se dressait, flanquée d'un hangar, de deux chèvres et d'un puits à demi rempli d'eau noire. C'était une ferme parmi tant d'autres, modeste, bâtie en pierre grise et recouverte d'un toit de chaume sombre. La cheminée fumait à peine, et derrière la fenêtre aux vitres épaisses, la lumière d'une lampe vacillait comme un secret.

Devant la maison, un homme travaillait déjà. Il avait les pieds enfoncés dans la tourbe détrempée, les mains nues malgré le froid. Il portait un manteau élimé, une chemise grossière remontée aux coudes, et un pantalon rapiécé maintenu par une corde nouée à la taille. La fourche dans ses mains entraînait et ressortait de la terre avec une régularité presque hypnotique. Chaque tas soulevé dégageait une odeur âcre, profonde, mêlée de fumée, de terre mouillée et d'humus ancien.

Il s'appelait Seán O'Dálaigh, fils unique d'une terre pauvre et d'un père silencieux. Il avait vingt-deux ans, mais dans ses gestes, dans ses yeux, il y avait déjà la fatigue des anciens.

Chaque matin, avant même que les coqs ne crient, Seán se levait. Pas par obligation. Par habitude. Il n'avait pas le luxe d'attendre la lumière du jour pour commencer à vivre. Le feu était rallumé d'un souffle, un peu de tourbe jetée dans l'âtre, le thé noir posé sur le poêle en fonte, puis les bottes enfilées encore humides de la veille. Toujours les mêmes. Son unique paire. Elles étaient craquelées, mais tenaient encore.

Sa mère, Máire, ne parlait presque plus. Le deuil l'avait figée depuis sept ans, depuis que Pádraig, son mari, était mort d'une pneumonie en rentrant ivre d'un mariage d'hiver. Elle vivait là, dans l'ombre de la cuisine,

assise à reprendre des bas troués qu'on ne porterait plus. Elle n'avait jamais quitté le hameau. Elle ne parlait pas de Dieu ni de révolte. Elle acceptait. Elle priait sans bruit.

Seán, lui, priait avec les mains. Il creusait la terre, réparait les clôtures, trayait les chèvres, soignait la vache, vérifiait l'écoulement du puits. L'eau y était parfois brune, mais buvable. Il gardait un carnet dans un tiroir, qu'il remplissait le soir de mots simples, de phrases cueillies ici et là dans de vieux livres, dans des légendes qu'un ancien lui avait racontées, dans les psaumes qu'il entendait à la messe.

Il n'était pas savant, mais il pensait juste.

Il savait reconnaître la pluie à l'odeur du vent, la mort d'une bête à l'ombre dans son regard. Il savait aussi quand un voisin mentait ou quand une fille détournait les yeux trop vite.

Seán avait vingt-deux ans en ce printemps 1925. Il se souvenait encore du jour où Michael Collins était mort, trois ans plus tôt. Il était alors un garçon de dix-neuf ans qui ne comprenait pas pourquoi les hommes s'entre tuaient. Aujourd'hui, à vingt-deux ans, il ne comprenait toujours pas. Mais il savait que le monde changeait, lentement, comme la tourbe qui se forme au fil des siècles.

Seán n'avait jamais quitté l'ouest de l'île. Il connaissait les noms des montagnes, des pierres, des ruisseaux, mais rien de Dublin. Il n'avait jamais vu la mer de près, même si elle n'était qu'à quelques kilomètres à vol d'oiseau. Il se contentait de son champ et de ses saisons, de ses douleurs de dos et de ses silences.

Il n'avait jamais été amoureux.

Mais il y avait une jeune fille.

Elle travaillait au manoir, en haut du village, chez les Mac Giolla Éain, une famille riche aux manières anglaises.

Il ne savait pas son prénom.

Il savait juste que, parfois, elle passait au marché du samedi.

Et que ce jour-là, le vent lui paraissait moins hostile.

Le village de Cnoc na Caillí, blotti entre deux collines, semblait être posé là depuis toujours, comme si le vent lui-même avait sculpté ses toits de chaume et ses ruelles étroites. À peine une trentaine de maisons, la plupart en pierre, couvertes d'ardoises ou de paille, avec des portes en bois peint, vert délavé, bleu profond, parfois rouge, comme un reste de joie tenace.

Le cœur du village, c'était la grand-place, une étendue de terre battue où se tenait chaque samedi le petit marché. Un puits en granit y trônait encore, bien qu'il ne soit plus utilisé depuis l'arrivée de la pompe à main, installée en 1919. Un panneau de bois affichait les prix du beurre, de l'avoine, et les sermons du curé, retranscrits à la craie blanche. Les lettres s'effaçaient vite, comme si le vent lui aussi refusait qu'on les lise trop longtemps.

Un peu à l'écart, l'église Saint-Brendan, construite en pierre sombre, dominait le village de sa croix, plantée haut dans le ciel gris. La cloche

sonnait trois fois par jour, et personne ne se serait avisé de ne pas la saluer d'un signe de croix, fût-il discret. Le curé, le Père Donnellan, était un homme sévère, vêtu de noir, au regard dur. Il savait tout de chacun. Il conférait l'absolution comme on donne un avertissement. Il parlait souvent du Jugement. Plus rarement de la miséricorde.

Autour de l'église, les maisons s'alignaient sans ordre. Il y avait :

la boutique de M. Byrne, l'épicier, qui vendait sucre brun, harengs salés, savon râpé et chandelles à l'unité,

le pub McKenna, qui ouvrait chaque soir sauf le dimanche et servait un whiskey dur, toujours tiède,

le cordonnier O'Shea, vieil homme perclus de rhumatismes.

Et l'école des filles, fermée l'hiver, où l'institutrice n'enseignait que deux jours par semaine.

Mais le véritable pouvoir local n'était pas là.

Il était au manoir.

Le pouvoir des Mac Giolla Éain

Sur la hauteur, au nord du village, se dressait la demeure de la famille Mac Giolla Éain. On la nommait « e manoir », même si ce n'était pas un château, mais une vaste maison blanche à volets bleus, construite au siècle précédent par un lointain aïeul enrichi dans le commerce de la laine.

On y accédait par une allée de graviers bordée de hêtres. Le portail était toujours fermé. Le jardin, impeccable, ne laissait aucune ronce s'aventurer. Les fenêtres, hautes et étroites, semblaient observer le village sans jamais cligner.

La famille se composait du père, Fergus Mac Giolla Éain, veuf autoritaire et méprisant, propriétaire de plusieurs hectares de terres louées à des paysans comme la famille O'Dálaigh.

De son fils unique, Ruairí, vingt-cinq ans, que l'on disait instruit, mais brutal dans ses absences.

Et de deux domestiques résidentes : la vieille cuisinière, et Bríd, une jeune fille entrée au service trois ans plus tôt.

Personne ne parlait des murs du manoir.

Mais tout le monde savait qu'on y imposait le silence.

Le village vivait au rythme de la messe, du marché, des pluies, et du regard des puissants.

Les paysans, comme Seán, vivaient chichement, à la merci des récoltes et des loyers.

Les femmes ne parlaient pas politique. Les hommes non plus, sauf à voix basse, au pub, quand le curé n'y était pas. Les nouvelles de Dublin arrivaient avec trois semaines de retard et n'avaient d'intérêt que pour les plus jeunes, ceux qui rêvaient d'Amérique ou de Belfast.

La guerre d'indépendance ?

On en parlait peu. Ou mal.

Ici, on savait surtout que rien n'avait changé.

Il y avait les patrons.

Il y avait les locataires.

Et au sommet de tout cela, l'Église, qui bénissait, qui condamnait, et qui décidait de ce qu'on devait taire.

Le samedi matin, le village s'animait comme un corps engourdi qui s'étire lentement. On balayait la grand-place avec de vieux balais de bruyère. Les femmes disposaient leurs fromages et leurs œufs sur des tissus grossiers. Les hommes déchargeaient les sacs d'avoine, les fagots de bois. Un âne attaché à un poteau brait sans raison, et des enfants couraient autour des étals, la bouche pleine de pommes ratatinées.

L'air sentait la fumée de tourbe, le lait tourné, la laine mouillée.

Un accordéon grinçait quelque part, entre deux étals.

Et le ciel, menaçant, laissait filtrer un peu de lumière grise, comme une clémence provisoire.

Seán venait vendre quelques légumes. Deux poireaux, trois navets, une poignée de pommes de terre. Pas de quoi nourrir la ferme, juste de quoi tenir son rang, apparaître, saluer. Il ne parlait guère. Il hochait la tête, disait « Dia dhuit » (un simple bonjour, prononcé *Jee-ah ghwitch*, signifiant Dieu est avec toi), parfois « Slán » (prononcé *slawn*, signifie simplement « sûr », pour dire au revoir). Puis il s'adossait contre un muret, les bras croisés, et observait le monde comme s'il n'y appartenait qu'à moitié.

Et ce fut là qu'il la vit.

Elle marchait vite, une corbeille à la main, le regard bas, les joues rougies par le vent. Elle portait un tablier clair, un fichu noué derrière la nuque, et ses cheveux bruns dépassaient en mèches désordonnées. Rien d'extravagant. Rien qui attire l'œil, sinon une grâce discrète dans la manière de poser les pieds, de retenir sa jupe contre le vent, de sourire brièvement à une vieille femme qui lui tendait un pain de seigle.

Elle s'appelait Bríd, mais Seán ne le savait pas encore.

Il la regarda passer sans bouger.

Et elle leva les yeux. Juste un instant.

Un de ces regards simples, francs, sans stratégie ni attente.

Un regard qui ne demande rien, mais dit tout.

Et pourtant, dans cette seconde suspendue, il se passa quelque chose.

Un trouble. Un feu léger. Un appel silencieux.

Elle détourna la tête, rougit, et s'éloigna.

Il resta figé, comme si quelqu'un avait prononcé son nom dans la foule.

Le manoir était silencieux.

Pas le silence apaisant d'une maison endormie, mais celui des lieux où l'on n'ose pas faire de bruit. Chaque porte qu'on referme, chaque talon qui claque trop fort, chaque tisonnier mal reposé pouvait appeler une remontrance. Alors Bríd, comme toutes les bonnes, marchait vite et doucement à la fois. Elle avait appris à effacer le son de ses pas, à respirer bas, à ne pas soupirer.

Cela faisait trois ans qu'elle travaillait ici. Elle n'avait pas vingt ans. Elle était entrée à dix-sept, sur recommandation du curé, et avait pris le poste laissé vacant par une fille tombée enceinte, qu'on avait envoyée « en séjour » dans un couvent du nord. On n'en avait plus parlé.